

spacieux et bien éclairés. Un couloir qui traverse du sud au nord la maison tout entière facilitait les communications à l'intérieur.

Sur la porte principale du couvent, et à l'entrée du couloir, on grava ces mots :

Fils (1) qui n'es en degré
Rien moindre que ton père
Des mains de ta mère
Prends cette rose à gré ;

et au-dessous, une rose sculptée. Cette rose avait aussi ses épines : plante exotique et dont le ciel est la terre native ; le bonheur parfait ne s'est nulle part acclimaté dans l'exil.

Au commencement du 17^e siècle, un M. de St-Joyre (2) fit restaurer à ses frais le porlaïl de l'église. C'est un ornement dans le goût de la renaissance, qui contraste avec le gothique primitif. Un arceau, fort aplati, coupe par le milieu deux colonnettes qui s'échappent de cette lourde entrave pour se terminer régulièrement en ogive. Du reste, nous avons oublié de le remarquer, rien de plus fini, de plus riche, de plus original que l'archivolte surbaissée du fond de la baie du portail.

Sur l'arceau, le bienfaiteur fit placer une Vierge dans une niche dont les supports sont garnis d'anges en pied ; deux, aux ailes déployées, soutiennent une couronne sur le front de leur auguste reine.

Plaçons ici, quoique Brossette la reporte à l'année précédente, la fondation de l'élégante et somptueuse chapelle des

(1) Ces mots s'adressent aux Religieux néophytes qui entrent dans l'Observance avec les mêmes titres et les mêmes dénominations de Pères et de Frères que portaient le fondateur de la maison et le patriarche de l'ordre. Cette mère, c'est la religion ; cette rose est évidemment le bonheur qu'elle promet à ses disciples. Tel est, selon nous, le sens le plus naturel de ce logogriphe rimé.

(2) Voir sur M. de St-Joyre, Lyon. dig. de mém., tom. II, pag.